A. VANESTE
90, Rue Nationale, LILLE
ORFÈVRE
ARGENT 1er TITRE
MONTRES FINES
DE
Patek Philippe et Cie Genève
ET DES
Marques françaises

Journal de Roubaix

A. VANESTE
90, rue Nationale, LILLE
Choix le plus complet
de
BAGUES DE FIANÇAILLES
JOYAUX
pour
CORBEILLES DE MARIAGE

Cinquante-quatrième année — Nº 157

ADMINISTRATION : 71, Grande-Rue, à Roubaix

DIMANCHE 6 JUIN 1909

ABONNEMENTS & ANNONCES
A Roubaix.................. Aux bureaux du journal, Grande-Rue, 71 ;
A Tourcoing.................. Aux bureaux du journal, rue Carnot, 33 ;
A Mouscron.................. Chez M. Henri Lerouge, rue de la Station ;
A Tournai.................. Chez M. Verdière, 23, rue Bourdon Saint-Jacques ;
A Paris et à Bruxelles Dans les agences de publicité.
En vente à Paris dans les Bibliothèques des gares et principaux kiosques

LE NUMÉRO 5 Centimes

ÉDITION DU MATIN

TOUS LES JOURS SIX et HUIT pages

BUREAUX ET RÉDACTION
ROUBAIX, 71, Grande-Rue, TÉLÉPHONE 554 et 1070
TOURCOING, 33, rue Carnot, TÉLÉPHONE 1240

TOUS LES JOURS SIX et HUIT pages

LE NUMÉRO 5 Centimes

TARIF D'ABONNEMENTS
Roubaix-Tourcoing, le Nord et les Départements limitrophes .... Trois mois.. 5 francs. Six mois.... 9 — Un an...... 18 —
Les autres Départements et l'Etranger le port en sus
Agence particulière à Paris, 26, rue Feydeau

La Grève des Inscrits Maritimes : Graves incidents à Marseille

NOS FEUILLETONS

Nous commençons aujourd'hui, dimanche, la publication en feuilleton d'un roman nouvellement paru et dont le dramatique poignant, les mystérieux problèmes nous ont vivement frappé :

LA VEUVE DU FOSSOYEUR

PAR LAMY DU VERGER

Lire page 4.

CHRONIQUE

La Fiancée de l'Aviateur

Vingt ans, mignonne, frêle, exquise, avec de larges yeux couleur d'algue marine et des cheveux noirs frisotants, Mlle de Louviniers rêve un peu.

Entre ses doigts fuselés se meurt une orchidée merveilleuse, une fleur étrange et sans parfum qui tout à l'heure, pendant le bal, frisonnait au revers de l'habit de Maxime Audouard, le plus jeune professeur de la Sorbonne.

Sous le rayonnement des plafonniers de bronze et de cristal, parée d'une délicieuse toilette de tulle blanc sur fond de satin ivoire, la jeune fille est divinement jolie. Une expression enfantine et candide s'épand sur son délicat visage.

Tous les invités se sont retirés ; autour d'elle aucun bruit ; seul le tic tac monotone de la riche pendule qui s'étale sur un meuble de Boule trouble le silence du vaste salon désert.

Tout à coup, Mlle de Louviniers tressaille. Un froufrou soyeux de robe légère, un bruit de pas rapides, la baronne, sa mère, est là.

— Tu n'es donc pas couchée, Berthe ?

— Non, mère.

— A quoi penses-tu ?

— A rien.

— Oh !... pourquoi mentir, Mademoiselle ? Ne suis-je donc plus la confidente de vos joies et de vos peines ? N'ai-je donc plus votre cœur tout entier ?

— Ne gronde pas, maman chérie. Je vais tout te dire... puisque nous sommes seules.

— Il s'agit d'un secret ?

— Très grand.

— J'écoute.

Alors, à demi-voix, tout d'une haleine, l'enfant ouvrit son cœur.

Parmi tous les prétendants qui tournaient autour d'elle, les uns pour sa beauté, les autres pour sa dot, elle avait distingué Maxime. Oui, Maxime Audouard, si bon, si brillant, si... beau. Il avait presque sa promesse...

L'ébahissement de la baronne fut grand. Comment ! sa fille, élevée loin du monde, dans un des plus sérieux pensionnats de Paris, sa fille, modeste et réservée entre toutes, avait choisi son fiancé !...

Mais Mme de Louviniers se souvint de ses vingt ans ; elle aussi avait fait un mariage d'inclination et ne le regrettait pas... Prise d'indulgence et jugeant d'ailleurs Maxime Audouard un parti acceptable, elle attira sur son cœur la jolie tête de son unique enfant et dit :

— Je parlerai de tout ceci à ton père.

— Tu consens, toi, maman ? Tu es avec nous ?

— N'en doute pas, ma mignonne.

— Alors nous réussirons à gagner papa.

— Cela n'est pas sûr du tout. M. Audouard n'est pas riche.

— Qu'importe ?...

— Il importera beaucoup aux yeux de ton père... mais ne te tourmente pas. Je plaiderai ta cause. Dès demain tu seras fixé.

II

Maxime Audouard ne perdit pas de temps. Il chargea son notaire de voir au plus tôt M. de Louviniers.

— Non, mon cher monsieur, répondit le baron, je ne puis accorder à votre protégé la main de ma fille. Jamais je ne consentirai à la marier avec un homme sans fortune. Je vous l'ai dit bien des fois.

— C'est votre dernier mot ?

— Absolument.

— M. Audouard s'attendait un peu à cette réponse, et je suis chargé par lui de vous demander une grâce.

— Laquelle ?

— Un délai de deux ans.

— Ceci n'est pas mon affaire. Demandez à Berthe. Je ne vois aucun inconvénient à garder mon unique enfant deux ans de plus auprès de moi ; mais je ne comprends pas bien comment M. Audouard pourra dans vingt-quatre mois édifier une fortune, quand nous avons, nous, tant de mal à conserver celle que nos pères nous ont léguée.

— Dans deux ans, M. Audouard sera millionnaire... ou mort.

— Il a donc un projet ?

— Merveilleux.

— Dites-le-moi.

— C'est son secret.

— Bien, bien, je n'insiste pas. Consultez Berthe, entendez-vous avec elle ; moi, je ne m'en mêle plus.

Mlle de Louviniers consentit.

Maxime Audouard, autorisé à venir prendre congé, dit simplement :

— Je vais en Amérique. Dans deux ans je reviendrai heureux et riche. Je passerai à votre doigt l'anneau béni des fiançailles... Berthe, Mademoiselle Berthe... M'attendrez-vous ?

Mlle de Louviniers tendit au jeune homme sa belle main tremblante et répondit :

— Je vous attendrai.

III

Douze jours plus tard, Maxime était à Dayton. Muni de précieuses lettres de recommandation, il fut présenté aux frères Wright et se lia d'amitié avec eux. Il examina leur aéroplane, prit part aux premiers vols de 1905... puis il disparut.

Caché sous un faux nom, dans une petite ville, il fit construire un navire aérien tout en sapin d'Amérique pour qu'il fût à la fois résistant et léger ; s'aidant des récentes découvertes, il fit subir à son premier modèle, construit d'après celui de Wright, des modifications nombreuses.

Le premier de tous les aviateurs, il eût l'idée du double gouvernail de direction. Il établit un siège de pilote pouvant contenir trois personnes entre les leviers qui commandent les gouvernails. L'envergure de son appareil n'avait pas moins de seize mètres.

Les surfaces portantes en furent tendues de fines toiles où il peignit lui-même des oiseaux fantastiques et des arabesques d'or. Point de carburateur, mais une pompe qui injectait l'essence dans les cylindres.

Tel qu'il était, cet aéroplane merveilleux remplissait d'admiration tous ceux à qui il était donné de le voir, et le monde savant attendait avec une anxiété palpitante les premiers vols de cet aviateur qui l'avait créé.

Ce jour vint enfin.

IV

Toujours la première à mettre ses dollars au service des manifestations du génie, l'Amérique promit des prix considérables... et le jeune aviateur les remporta tous...

Désormais, sûr du succès, couvert de gloire et devenu riche, il écrivit à M. de Louviniers pour lui rappeler sa promesse et lui annoncer son retour.

Le baron, heureux du bonheur de sa fille, ordonna que l'hôtel fût en fête ; des invitations furent lancées pour célébrer, le soir du retour, les fiançailles de Maxime et de Berthe...

Dès le matin du grand jour, Mme de Louviniers, rayonnante, faisait les honneurs de chez elle avec sa grâce coutumière. Berthe, en crêpe de Chine rose, allait, venait, riait, ne tenait plus en place.

Le soir arriva.

A huit heures, un domestique annonça :

— Madame est servie !

Tous les convives passèrent dans la salle à manger. Les cristaux et l'argenterie, les toilettes claires, formaient un féérique tableau.

— Mettons-nous à table, dit joyeusement M. de Louviniers ; le fiancé ne peut plus tarder maintenant, il va venir...

Tout à coup, le timbre de l'antichambre vibra...

— Qu'est-ce cela ?

— Une dépêche.

M. de Louviniers, s'excusant auprès de ses hôtes, ouvrit le télégramme.

Il était signé d'un ami de Maxime, un frère d'adoption qui effectuait le voyage avec lui, et contenait ces mots :

« Maxime mort. Venez vite. »

Le baron eut un cri étouffé, une exclamation douloureuse : Mort !...

Et il laissa tomber le papier bleu aux pieds de Berthe qui accourait...

La jeune fille s'évanouit.

Lorsque Mlle de Louviniers reprit ses sens dans sa chambre où on l'avait transportée, elle apprit que Maxime Audouard avait péri dans sa première chute.

Pour effectuer son triomphal voyage du retour, le jeune aviateur avait eu la pensée d'employer de nouvelles hélices plus grandes. Ces hélices, d'un diamètre trop étendu, avaient cisaillé les haubans. Un virage brusque en était résulté, si imprévu qu'il avait précipité l'appareil au sol.

C'est à un accident semblable qu'on attribue la mort de Thomas Selfridge...

On retrouva les restes lamentables de Maxime Audouard, et, dans un petit sac tombé auprès de lui, les bijoux qu'il destinait à sa fiancée. La jeune fille prit la bague, une lourde émeraude chatoyante ! O cruauté du hasard : Ce gage d'espérance au milieu du deuil !... Elle la porta doucement à ses lèvres, puis, la passant à l'annulaire de sa main gauche, elle dit : « Dors en paix, Maxime, je te serai fidèle jusqu'à la mort ! »

Mlle de Louviniers a pris le deuil de veuve. Et quand son père ou ses amis lui parlent de se marier un jour, elle secoue ses boucles brunes et répond avec un navrant sourire : « Non, non, je suis et je veux rester toujours la fiancée de l'aviateur. »

Ugy MARIO.

INFORMATIONS

Pour M. Piot

Remiremont, 5 juin. — Une dame T..., demeurant à Remiremont, vient de donner le jour à deux filles, ce qui porte à vingt-trois le nombre de ses enfants.

Mme T... avait mis au monde, il y a onze mois, deux autres jumeaux.

Le nouveau directeur des affaires politiques

Paris, 5 juin. — On confirme que M. Bapst, adjoint au directeur des affaires politiques au ministère des Affaires étrangères sera nommé directeur, en remplacement de M. Louis, appelé à l'ambassade de France à Saint-Pétersbourg.

La fondation Carnegie

Paris, 5 juin. — On sait que M. Carnegie, le milliardaire américain, a fait don d'une somme de 5 millions, pour récompenser en France les actes d'héroïsme.

A la lettre par laquelle M. Carnegie lui a fait part de sa résolution, M. Clémenceau a répondu qu'il se proposait d'affecter les cinq millions à un établissement qui prendrait le nom de « Fondation Carnegie ».

Un ingénieur tué par sa femme à Paris

Paris, 5 juin. — Un drame s'est déroulé cet après-midi dans le quartier Saint-Thomas-d'Aquin, 59, rue de Grenelle.

M. Eugène Bouchez, âgé de 38 ans, ingénieur, a été tué d'un coup de revolver par sa femme.

La victime a été atteinte à la tête.

Mme Bouchez s'est constituée prisonnière au commissariat de Saint-Thomas-d'Aquin où elle s'est rendue en compagnie de son fils, âgé de 8 ans. Elle a déclaré qu'elle avait agi par jalousie.

On l'a dirigée sur le Dépôt.

Sabotage de fils télégraphiques

Tours, 5 juin. — Les fils télégraphiques des lignes de Paris-Nantes et Paris-Bordeaux ont été coupés par des inconnus entre la Membrolle et Notre-Dame-d'Oé.

Une escadre française à Cadix

Cadix, 5 juin. — Les vaisseaux français « République » et « Galilée » sont arrivés. La « Patrie », la « Liberté », la « Démocratie » et la « Justice » sont également attendus.

Alphonse XIII à Biarritz

Saint-Sébastien, 5 juin. — Le Roi est arrivé ce matin. Il est reparti l'après-midi pour Pasages. Le Souverain se rendra ensuite à Biarritz.

Le nouveau patriarche arménien

Constantinople, 5 juin. — Mgr Turiah, évêque de Smyrne, a été élu patriarche arménien.

Le baptême de la princesse Juliana de Hollande

La Haye, 5 juin. — Le baptême de la princesse Juliana a eu lieu samedi à l'église protestante de Willembbeck, à La Haye, en présence de la reine Willelhmine et du prince consort.

La Reine a tenu elle-même la petite princesse sur les fonts baptismaux.

L'Allemagne achète le palais Borghèse

Rome, 5 juin. — La Prusse vient de signer un contrat pour l'achat du palais Borghèse à Rome, où elle installera sa légation près du Vatican.

Tous les souvenirs appartenant à la famille Bonaparte y seront conservés.

CHOSES ET AUTRES

— Mon Dieu, que je suis bête !
— Ça c'est vrai.
— Vous êtes un impertinent.
— Mais puisque c'est vous qui le dites.
— Je le disais sans le penser.
— Et moi je le pensais sans le dire.

* * *

Chez le coiffeur !
— Ferai-je à monsieur une petite friction ?
— C'est inutile. Je suis déjà en retard. Ma femme se chargera bien de me laver la tête.

L'honneur n'existe que pour ceux qui ont de l'honneur. (Comtesse DIANE).

La Mort de M. Chauchard

Il fut Grand Commerçant
Grand Philanthrope
Grand Collectionneur

Nous avons dit que M. Chauchard est mort cette nuit, succombant à une maladie dont il souffrait depuis longtemps et qu'aggravait son grand âge. Il était né en 1828.

C'est une physionomie parisienne qui dispa-[illegible]

[illegible]. Tout le monde avait admiré sa magnifique paire de favoris, blancs comme neige et très longs, qui lui donnait une vague ressemblance

M. CHAUCHARD

avec Ibsen. On le rencontrait au Bois, aux courses, à l'Opéra, où il avait une baignoire aux trois jours d'abonnement, et où il se faisait généralement accompagner par son médecin.

Personne n'ignore la carrière de M. Chauchard, que l'on peut opposer à celle des plus fameux milliardaires américains, et qui constitue un encouragement aux jeunes gens désireux de faire fortune dans le négoce.

M. Chauchard n'avait pas trouvé ses millions dans l'héritage paternel : il les avait gagnés lui-même. Comme disent les Anglais, c'était un « self-made man ». Il avait fondé, en 1855, avec Hériot, les « Magasins du Louvre », et il continua de les diriger pendant trente années. C'est ainsi qu'il s'enrichit.

Depuis un quart de siècle, M. Chauchard jouissait noblement des richesses qu'il avait honorablement acquises. Il était grand amateur de tableaux ; il a réuni une superbe collection composée surtout de toiles de maîtres de l'école de 1830, Millet, Corot, Théodore Rousseau, Jules Dupré, etc... On se rappelle notamment qu'il racheta pour un million, le fameux « Angélus », de Millet, afin de le conserver à la France. Ce n'est pas un mystère que l'administration des Beaux-Arts espère que M. Chauchard n'aura pas oublié le musée du Louvre dans son testament.

Il était aussi un philanthrope généreux ; il subventionnait largement une quantité d'œuvres de bienfaisance et de sociétés utiles au pays, sans oublier la Société des Gens de Lettres.

Il partageait son temps entre son fastueux hôtel de l'avenue Velasquez, au Parc Monceau, et le château de Longchamp, que tous les sportsmen voient chaque dimanche et laissent sur leur droite en se rendant à l'hippodrome. Il se plaisait à y recevoir ses amis, parmi lesquels il comptait un ancien président de la République, M. Loubet, nombre d'hommes politiques et de personnages influents.

Il était grand-croix de la Légion d'honneur.

Tout récemment, on annonça qu'il voulait des funérailles exceptionnellement somptueuses et qu'il en avait réglé lui-même les détails. Les employés des pompes funèbres protestèrent à l'avance contre l'obligation de couper leur moustache, qui devait, assurait-on, leur être imposée par les dernières volontés de M. Chaucard.

En tous cas, si tous ses obligés suivent son cercueil, il y aura foule à son enterrement.

L'EMBAUMEMENT

Paris, 5 juin. — M. Chauchard repose dans sa chambre sur le lit dans lequel il est mort. Le visage est calme et le défunt semble dormir.

Demain matin, les docteurs Blanc et Duguet, qui ont soigné M. Chauchard au cours de sa dernière maladie, procéderont à l'embaumement.

Le corps sera ensuite porté dans le salon de l'hôtel de l'avenue Vélasquez, où il restera exposé pendant deux jours.

LA DATE DES OBSEQUES

Les obsèques ont été fixées à jeudi prochain, à onze heures et demie, à la Madeleine.

Le convoi partira de l'hôtel de l'avenue Vélasquez, où les honneurs militaires seront rendus.

LES DERNIERS SACREMENTS

Il y a un mois, quand il avait compris que sa mort était prochaine, M. Chauchard avait reçu les derniers sacrements qui lui avaient été portés par un prêtre de l'église Saint-Augustin.

OBSEQUES SANS PAREILLES

M. Chauchard avait réglé lui-même avant sa mort les détails les plus minutieux de ses obsèques. Il a voulu qu'elles revêtissent un éclat et un faste peu communs. C'est par testament qu'il en a ordonné les dispositions, qui seront les suivantes :

Une somme de 200.000 francs est consacrée aux seules funérailles et 100.000 francs au caveau mortuaire. Ce caveau est prêt depuis longtemps ; il n'y manque que le buste du testateur ; un sculpteur y travaille depuis trois ans environ.

Le cercueil a été contruit il y a deux ans. Il a coûté 20.000 fr. Il est en bois d'amarante, cerclé de bronze ciselé par les plus grands artistes de Paris.

Après la mort, le corps sera placé dans ce cercueil et exposé durant deux jours entiers dans l'hôtel de l'avenue Velasquez.

Le cortège sera imposant. Quatre mille employés des Magasins du Louvre marcheront en tête et ils seront précédés de deux cents garçons de recettes en livrée de cette administration et d'un piqueur cheval en costume de gala.

Les invités prendront place dans des berlines et des carrosses Louis XV ayant « en lapin » — c'est-à-dire assis sur un siège postérieur et surélevé — deux valets de pied du même style et coiffés du tricorne.

(C'est l'interprétation de cette dernière clause relative au « style » des valets de pied, qui a suscité la protestation du personnel des pompes funèbres).

La cérémonie religieuse sera grandiose. La plupart des artistes du chant et de l'orchestre de nos grands théâtres subventionnés s'y feront entendre.

Cette cérémonie, au lieu d'être célébrée dans la paroisse du testateur, le sera à la Madeleine.

LE FISC et les Charges commerciales

Un jour, sur un champ de foire, nous assistions à la vente d'une vache par une sorte de maquignon à qui, sur le vu de sa mine candide, vous auriez, comme on dit, donné le bon Dieu sans confession.

Le marché enfin conclu, après les salamalecs sans nombre et lorsqu'on eut « topé » de part et d'autre, l'acheteur compta ses « 45 pistoles », prix convenu, et il se disposait à emmener la bête, quand le vendeur tirant l'animal à lui :

— Vous savez qu'il y a les petites étrennes pour « la bourgeoise ».

— Va pour les étrennes de « la bourgeoise », répliqua l'autre, en allongeant un écu de plus.

— Mais vous n'avez point de corde ; si vous voulez, je vous « vendons » notre licol ! pas cher, quarante sous.

— Voilà quarante sous. Est-ce fini ?

Pas « core » tout à fait, je ne vous « ont » point vendu la longe, c'est vingt sous.

Et ce ne fut qu'en donnant ce dernier supplément, que l'acquéreur put enfin prendre livraison.

Pourquoi me racontez-vous cette aventure, nous demanderez-vous ?

C'est bien simple, nous désirons vous entretenir du sans-gêne rapace du fisc avec les commerçants, et nous n'avons pas trouvé de meilleure entrée en matière, car le fisc agit trop souvent comme le plus retors, le plus madré, le plus avare de tous les maquignons.

Nous en trouverions un exemple frappant dans cette application tout à fait léonine — nous ne disons pas injuste — de la loi sur le timbre de dix centimes pour les reçus, acquits, quittances ou décharges. On la laisse en sommeil longtemps, sauf pour les sommes d'argent supérieures à 10 francs, et quand tout le monde a pris la douce habitude d'oublier les exigences totales de cette disposition législative, le fisc sort brusquement de sa caverne, sous prétexte que ses besoins augmentent et il réclame à droite et à gauche des suppléments énormes, appuyés de contraventions excessives, par leur montant.

Nous en verrions une autre preuve dans cette manière de rédiger les premiers avis sans frais, qui suivent la publication des rôles des contributions. On n'a qu'à ne pas régimber et on paiera fort bien l'année tout entière, au lieu de conserver la faculté de s'acquitter par douzième. Moyen pratique de remplir les caisses vides.

En vérité, l'administration financière de notre beau pays ne sait qu'inventer pour brimer les contribuables ; leur mansuétude bien connue, lui semble une garantie de leur obéissance.

Cependant, à force de tendre la corde, elle se brise et ce serait un leurre de la part de nos gouvernants de croire à l'éternelle patience, à la passivité indéfinie de ces commerçants restés si dociles jusqu'à maintenant. Tout a une fin, même l'oppression, et il n'en est pas de plus vraiment insupportable que celle qui s'attaque à la bourse. On tolère bien des choses, on passe sur des iniquités cruelles, si elles n'attentent qu'à la liberté, voire à la conscience ; on en souffre sans doute, on en gémit, mais on courbe le dos. Dès qu'on touche au coffre-fort, cela ne va plus, et c'est ce que concrète bien ce mot caractéristique de l'opposition parisienne : « Le gouvernement doit veiller sur lui, car le « Sentier » est très mécontent ».

Eh bien, le « Sentier » de la France entière, c'est-à-dire tout le commerce du pays est excédé du lourd fardeau d'impôts qu'il porte, et il n'est pas plus content qu'il ne faut.

La Grève des Inscrits Maritimes

INCIDENTS A MARSEILLE

Des grévistes éteignent les feux de deux navires — Quatre arrestations

Marseille, 5 juin. — Deux incidents se sont produits la nuit dernière au bassin de la Joliette.

En prévision du très prochain départ de ses deux navires, la Compagnie de navigation mixte avait fait allumer hier soir, les feux centraux de l'« Emir » et de l'« Isly ». Entre 10 et 11 heures, alors que seul un officier mécanicien et un homme de garde se trouvaient à bord de ces paquebots, une cinquantaine de grévistes montèrent à bord des navires et, tirant le charbon hors des fournaux, éteignirent les feux. Ils se retirèrent ensuite.

Un brigadier de police avait été avisé de ces faits. Il arriva bientôt à la tête de nombreux gardiens de la paix qui arrêtèrent une quinzaine d'inscrits maritimes. Ces derniers furent conduits à la permanence et interrogés par le commissaire de police de service. Ils ont nié être les auteurs de cet acte de sabotage.

Quatre d'entre eux ont été maintenus en état d'arrestation et seront jugés lundi par le tribunal des flagrants délits.

AU HAVRE. — Echec de la grève

Le Hâvre, 5 juin. — Les tentatives de débauchage ont échoué. La plupart des équipages sont au complet, et le départ des paquebots est assuré.

A LA ROCHELLE. — Contre la grève

La Rochelle, 5 juin. — Le syndicat des inscrits maritimes a lancé un appel contre la grève. Des réunions sont annoncées pour dimanche.

Un drame mystérieux à Cracovie

Un avocat trouvé mort. — Suicide ou crime ?

Cracovie, 5 juin. — L'avocat Vladimir Leuriki, défenseur de Janina Borowski, dans un procès intenté pour espionnage au journal « Naprzed », a été trouvé ce matin, à son domicile, la tempe trouée d'une balle.

Il a été transporté à l'hôpital, où il est mort. Janina Borowski, qui se trouvait au moment du drame dans l'appartement de M. Leuriki, prétend qu'il s'est suicidé.

Elle a été arrêtée

CHRONIQUE FÉMININE

Lettre à Rosine

Tu t'effraies, Rosine, de ce que coûte l'installation d'un ménage ; tu as dépassé de beaucoup tes prévisions, et tu te demandes, à présent, comment tu boucleras ton budget.

Ma chère enfant, c'est le retour forcé aux nécessités de la vie.

Quand, emportés par le rêve, nous ne mettons pas un frein à nos désirs, nous jetons inconsidérément nos trésors. Hélas ! nous avons beau nous étourdir, il arrive un jour où il faut régler les comptes. Puisses-tu toujours, chère enfant, te ressaisir assez tôt, pour faire face aux échéances de la vie.

Ton installation qui, pourtant, n'est pas complète, t'a coûté très cher. Pourquoi ? — Parce que tu n'as pas procédé avec méthode : tu as acheté inconsidérément, au hasard des rencontres, les bibelots et les meubles qui te plaisaient.

Tu as le goût très sûr, je le sais, mais encore faut-il, avant tout, se tracer un programme. Tu devais consulter ton mari et décider avec lui la somme globale que vous vouliez affecter à l'installation complète de votre maison. Il fallait ensuite répartir sagement les dépenses à faire, pour meubler chacune des pièces de l'habitation. Alors, tu travaillais sur des données sages et tu étais sûre de rester dans les limites de la prudence.

Que te manque-t-il à présent ?

Rien d'indispensable ! Alors, arrête-là tes achats.

L'homme à plaindre est celui qui n'a plus de désirs ; attends, et plus tard, à l'occasion d'une fête, d'un anniversaire, vous vous offrirez mutuellement les choses qui vous manquent.

Et maintenant, que ces premiers pas dans la voie des responsabilités te servent de leçon ; établis dès à présent ton budget de ménage.

Tu ouvres de grands yeux devant un mot si solennel, et tu m'objecteras les arguments de toutes les jeunes femmes en pareil cas :

« Pourquoi fixer un chiffre de dépenses, je n'en ferai pas d'inutiles ! Me tracer des limites est une injure pour mes aptitudes de maîtresse de maison !

« Alors, mon mari n'a pas confiance en moi !

« Pourquoi inscrirais-je mes dépenses ! Je n'ai pas à me contrôler moi-même ! », etc., etc.

— Ma chère Rosine, on s'habille, on se nourrit, on se loge à tout prix.

Faire son budget, c'est prendre des mesures prévoyantes pour vivre conformément à ses ressources ; c'est affecter une somme à chaque genre de nécessités ; c'est se dire : « Je dépenserai autant pour la nourriture, je me limiterai dans tel chiffre pour ma toilette, j'affecterai telle somme à mon loyer, telle autre aux voyages, etc., et je ne dépasserai pas telle somme. »

Alors, ma chère Rosine, on ne marche pas dans l'inconnu.

Mais il ne suffit pas d'établir son budget, il faut s'y limiter strictement, et, pour cela, tenir bien en règle sa comptabilité ménagère.

Le moyen pratique de n'avoir pas de surprises est de prendre chaque mois la somme dont on est convenu de disposer et de faire tous ses achats comptant. Sur un agenda, on inscrit les dépenses quotidiennes, et le total se fait chaque soir. Chaque mois, le relevé se fait régulièrement sur un grand-livre, où l'on ouvre un compte à chaque genre spécial de dépenses.

Sous le nom de « Ménage », on classe tout ce qui a rapport à la nourriture. On ouvre le compte « Blanchisserie, le compte Jardin, Cave, Mobilier, Entretien, Service, Bonnes Œuvres », le compte de Monsieur, le compte de Madame, le compte de chaque enfant, les divers qui comprennent les fleurs, les cadeaux, les pourboires, et toutes les dépenses qui ne se classent pas dans les comptes généraux.

Il faut noter aussi l'argent qui entre en caisse et faire régulièrement la balance.

Si, dans un moment de gêne, il faut restreindre quelques dépenses, c'est ce livre précieux que tu consulteras.

C'est lui qui te permettra de te féliciter de la bonne gestion de ta maison, lui aussi qui t'indiquera les dépenses exagérées.

Une femme d'intérieur est heureuse de pouvoir montrer à son mari des livres bien tenus ; et comme il lui sera facile d'obtenir, à l'occasion, le vote d'un crédit supplémentaire, si toutes les dépenses sont bien justifiées !

Avec les charges nouvelles, il faut modifier le budget ; il est bon de le reviser au commencement de chaque année, pour supprimer certains comptes qui n'ont plus leur raison d'être, et en ouvrir d'autres qui s'imposent.

Crois-moi, Rosine, écoute ces conseils de l'expérience ; il faut que la faillite de ton installation te fasse éviter les faillites de l'avenir. Ne sois pas prodigue, garde-toi d'être avare. Que tes économies portent sur ta toilette et sur tes dépenses personnelles ; qu'elles n'atteignent jamais la part des serviteurs, ni la part du pauvre. Ne parle jamais des économies que tu cherches à réaliser, traite avec délicatesse toutes les questions d'argent. Que ceux que tu reçois ne t'accusent ni de prodigalité, ni de parcimonie.

Apporte de la mesure en tout, ne dépense inconsidérément ni les trésors de ton cœur, ni ceux de ton intelligence. Agis avec la conscience éclairée d'une femme de devoir ; sois bonne aux pauvres et douce aux petits.

PERVENCHE.

APRÈS LA GRÈVE DES POSTIERS

Le « bluff » de M. Guérard

Paris, 5 juin. — On sait que M. Guérard, secrétaire du Syndicat des Cheminots, avait promis la